

Le Mémoire intitulé "NOTES SUR L'AVENEMENT DU SENS DANS
LA PHILOSOPHIE DE NIETZSCHE" est présenté, le 10 avril 1970,
au Département de Philosophie de l'Université du Québec à
TROIS-RIVIERES, en vue de l'obtention de la Maîtrise en
Philosophie délivrée par ladite université.

Pierre RUL-ANGENOT

Candidat.

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

NOTES SUR L'AVENEMENT DU SENS DANS LA PHILOSOPHIE DE NIETZSCHE

à ma femme.

"La pensée à venir ne sera plus philosophie, parce qu'elle pensera plus originellement que la métaphysique, mot qui désigne la même chose. La pensée à venir ne pourra pas non plus, comme Hegel le réclamait, abandonner le nom "d'amour de la sagesse" et devenir sagesse elle-même sous la forme du savoir absolu. La pensée redescendra dans la pauvreté de son essence provisoire. Elle rassemblera le langage en vue du dire simple. Ainsi le langage sera le langage de l'Etre, comme les nuages sont les nuages du ciel. La pensée, de son dire, tracera dans le langage des sillons, sans apparence, des sillons de moins d'apparence encore que ceux que le paysan creuse d'un pas lent à travers la campagne."

(HEIDEGGER M., fin de la "lettre sur l'humanisme")

TABLE DES MATIERES

Abréviations.....
Avant-propos.....
Note historique : INSTITUER.....
Note thématique : CONSTITUER.....
Note critique : RESTITUER.....
Bibliographie.....

A B R E V I A T I O N S - I

En plus d'une indication en chiffres qui réfère à la page concernée de l'ouvrage mentionné dont la bibliographie fournit la référence complète, les citations extraites de l'oeuvre de Frédéric NIETZSCHE sont accompagnées des lettres suivantes :

APZ : Ainsi parlait Zarathoustra

ASZ : Also sprach Zarathoustra

BM : Par delà le Bien et le Mal

GM : La Généalogie de la morale

GS : Le Gai Savoir

NP : La naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque

NT : La naissance de la tragédie

A B R E V I A T I O N S - II

Des citations ont été extraites également de certains commentateurs et autres auteurs dont voici les noms tels qu'ils figurent dans le texte, et, pour chacun d'eux, le titre de l'ouvrage concerné dont la bibliographie fournit la référence complète :

BAILLY : Dictionnaire Grec-Français

BERGSON : Le rire

BIANQUIS : Nietzsche

HEIDEGGER : Questions III

HESNARD : Morale sans péché

KAUFMANN : Nietzsche, Philosopher, Psychologist, Antichrist

KAUFMANN, FRAG. : Nietzsche, the will to power

KLOSSOWSKI : Nietzsche et le cercle vicieux

LAVEDAN : Dictionnaire illustré de la mythologie et des antiquités grecques et romaines

LOREAU : Pour situer la nouvelle rhétorique

ROGERS : Le développement de la personne

SPENLE : La pensée allemande de Luther à Nietzsche

AVANT-PROPOS

Lorsque, selon ses propres termes, André Malraux nous conviait à transformer en conscience le champ le plus vaste possible de l'expérience humaine (erlebnis), il rétablissait avec Nietzsche, par son appel vigoureux à une transmutation convaincue, ce lien urgent d'une vivifiante parenté, rarement héritage philosophique fut-il si lourd à recueillir, si délicat à assumer, si exigeant au moment d'en rendre compte puisqu'il s'affirme, sans compromis, comme cet interminable combat dont l'issue demeure à jamais incertaine.

"La Naissance de la Tragédie" fournissait déjà au guerrier téméraire l'occasion exceptionnelle de fourbir des armes fracassantes. A la synthèse historique du célèbre fondateur de l'Académie, comme plus tard à la critique transcendantale du philosophe de Königsberg, Nietzsche entreprendra d'opposer le chant dionysiaque du prophète Zarathoustra ; non point, certes, à la manière du logicien prudent qui confronte les propositions de son calcul pour trancher le problème de leur compatibilité, mais bien davantage sur le ton défiant de l'annonciateur édifiant qui disloque jusqu'aux confins de la folie les linéaments nerveux du savoir même au nom duquel ces Platon et ces Kant avaient déjà, une fois pour toutes, décidé, en fils impénitents, de l'avenir de l'homme.

Or, le conflit est toujours dramatique, qui dresse la culture contre ses propres produits par le biais d'une revendication radicale. Car si

le discours, institué dans l'horizon sémantique des modèles qui le soutiennent, doit assurer le fonctionnement efficace de l'appareil critique, la remise en question est, d'emblée, compromise "ab ovo" dans la pureté de sa démarche : on ne peut, en effet, sans se condamner au cercle, vouloir récuser en profondeur une vision du monde par la mise en oeuvre des modes d'expression que cette vision même a engendré. Au demeurant, pareille circularité n'en a pas moins promu son tracé imperturbable de Socrate à Hegel, dessinant au long de son parcours défini, le masque gravide d'une pensée impatiente de se reconfirmer toujours. Car disqualifier sans cesse une définition au profit d'une autre plus conforme, aboutit historiquement à verrouiller le mode d'instauration de tout discours possible sous la forme d'un ordre instituant dont l'opérer monovalent installe, sans appel, les conditions d'intelligibilité du Monde et de l'ensemble des relations que l'homme demeure susceptible d'entretenir avec lui. Le problème strictement sémantique n'est donc jamais que l'avers d'une médaille dont l'envers décide du sens et de l'enjeu de l'action.

Ainsi le drame nietzschéen se noue-t-il simultanément sur le plan du langage et au niveau de l'attitude manifestée comme l'expression du non-dit. Pour avoir suspendu brusquement le jeu des signes dans l'espace traditionnel de la philosophie et bousculé, ce faisant, les normes qui président à leur interprétation, le symbolisme de Zarathoustra incarne, à notre point de vue, le plus haut période d'un chant annonciateur dont l'écho répercute les accents jusqu'aux

frontières de l'indicible pour les ébranler. C'est que le nihilisme s'éprouve d'abord comme l'aventure d'une dislocation, d'un émiettement du regard constitué au profit du mouvement constituant qui provoque, à l'intérieur du champ conventionnel éclaté, et sous la poussée de la volonté de puissance, l'avènement irréductible d'un sens infiniment générateur, au détriment de l'événement dévalué.

Dans cette perspective, notre travail souhaite retracer d'abord, par la genèse du modèle platonicien, les conditions historiques de l'enfermement original sous l'effet irréversible de l'opérer instituant. La note thématique, ensuite, dans le prolongement de la première, tente de situer la contribution nietzschéenne proprement dite en plantant le décor qui préside à la mise en œuvre de l'opérer constituant. La note critique, enfin, risque, en toute modestie, un premier bilan critique et propose une attitude culturelle à l'homme de demain.

Je tiens à exprimer tous mes remerciements à Monsieur Claude SAVARY, Professeur au Département de Philosophie de l'Université du Québec à Trois-Rivières, pour la bienveillante attention qu'il a voulu porter au présent projet et pour les indications précieuses dont il m'a fait bénéficier.

P.R.A.

INSTITUER

"Diesen Rat aber rate ich Königen und
Kirchen und allem, was ~~salters~~ - und
tugendschwach ist — lasst euch nur umstürzen !
Dass ihr wieder zum Leben kommt, und zu euch
— die Tugend —" (APZ, p. 144)

Lorsque l'auteur des "Considérations Intempestives" exige du grand disciple de Socrate un retournement inconditionnel, il en appelle, au fond, à la même critique radicale dont use le théoficien du "Capital" lorsqu'il reprochait au fondateur de la "Phénoménologie de l'Esprit" d'entretenir vainement le mouvement d'une dialectique malsaine qui marchait sur la tête. Ainsi Nietzsche et Marx raffermissent-ils à travers les dédales de l'Histoire les liens désormais indéfectibles d'une concrète parenté puisque pareille vision leur est insupportable : depuis Platon, la tâche proprement philosophique se résoudrait dans un recensement exhaustif de l'univers des Idées, de même, l'impérialisme hégélien n'aurait d'égal que l'impertinence de sa raison à prétendre asseoir, en toute légitimité, les fondements d'une véritable monarchie de la réalité.

Ce vocabulaire provocant tire toute sa signification du souci métaphysique qui anime la vocation du poète de Sils, dans la mesure où telle démarche se vit comme inséparable de sa dimension politique prise en général : celle par laquelle toute relation au monde doit s'exprimer en termes de rapport de forces. Précisément, l'aspect socio-culturel de ce rapport est une institution ; et celle-ci, dans sa conception spécifique, apparaît toujours comme le produit local d'un processus global et générique au cours duquel le pouvoir en place établit, entre des termes et en vue d'une fin, une série de relations en manière telle que cette fin

soit réalisée en permanence. Cette réalisation se voit assurée par l'application de normes déterminantes dont l'ensemble constitue un code ; le respect de ce code garantit le jeu du processus. La très célèbre "Prosopopée des Lois", qui fait toute la réplique que Socrate adresse à Criton avant de poser le geste fatal, en représente le vibrant témoignage.

Pour Nietzsche, comme pour Marx, l'institution philosophique demeure l'occasion et le lieu d'un assaut sans cesse renouvelé et si tous deux s'accordent sur une critique du pouvoir, l'un la formulera en termes de lourdeur et de dégénérescence tandis que l'autre la recouvrira du vocabulaire de l'aliénation mais l'un comme l'autre n'auront de cesse qu'ils n'aient dénoncé, puis renversé le dangereux mécanisme par lequel la vie se trahit elle-même dans l'univers de la pensée.

Freud lui-même ne s'est jamais saisi du verbe VERIESEN que pour révéler, par cette faille dans la continuité d'une lecture, la présence d'un univers souterrain, prodigieusement discontinu, et dont il paraissait soudain urgent de faire l'inventaire. Un jour, lorsque Nietzsche fut passé, les étoiles qui brillaient au firmament du platonisme s'affaiblirent une à une.

Si l'évolution de la pensée philosophique se nourrit effectivement des avatars qui jalonnèrent l'existence du couple réalité-apparence, il conviendrait de ménager au fondateur de l'Académie la place de choix qui lui revient de droit. Avant lui, l'unité cosmo-biologique, caractéristique de l'univers présocratique, enveloppait dans une

heureuse immédiateté le rapport de l'homme à son Monde, ce creuset qui allait voir éclore le génie grec et par rapport auquel les grands bâtisseurs des systèmes ultérieurs ne sont que des nobles bâtards :

"Platon lui-même est le premier grand hybride tant dans sa philosophie que dans sa personne."
(NP, p. 38)

De Milet à Ephèse, de Samos à Elée, d'Abdère à Glazomènes le grand miracle s'est accompli : le sujet, heureux en situation de se sentir chez lui, jouit des fruits de son imagination débridée et donne libre cours à cet instinct du savoir où la connaissance et la vie s'unissent au rythme de l'univers pour se soutenir et se confirmer mutuellement :

"Le philosophe cherche à faire résonner en lui la symphonie universelle et à la projeter hors de lui en concepts".

(NP, p. 47)

L'intuition originale de l'unité de l'être est ainsi vécue naïvement c'est-à-dire profondément ; et aussi longtemps que cette intimité se maintiendra en intensité voire en ferveur, la philosophie ne prendra pas conscience du mouvement qui l'anime ; elle ne deviendra pour elle-même un lieu de préoccupation qu'au moment où progressivement elle s'affamera comme discipline particulière : elle se mettra alors à revendiquer, à partir d'un point de départ spécifique, le point de vue de la totalité.

Cette spécificité, par laquelle Jaspers distinguait le commencement de l'origine, s'enclôt dans un langage qui l'institue progressivement par l'engagement de concepts adéquats ; mais le souci même de cette adéquation révèle l'inadéquation fondamentale, le trahison accomplie et la perte du secret.

"Ainsi Thalès a vu l'unité de l'être ; et quand il a voulu la dire, il a parlé de l'eau."
(NP, p.48)

Cette sanction par l'appauvrissement n'admettait qu'un seul remède : le recours aux soins de la raison ; mais alors le drame est consommé puisque désormais la philosophie se voit contrainte d'en appeler au savoir pour s'entretenir au sujet de l'être si bien qu'au terme de la communication engagée sur les voies de la dialectique la pensée prend le pas sur la vie, la connaissance sur l'instinct. Ce grand divorce préside à l'apparition de la réflexion scientifique qui garantit le règne du concept contre les assauts vitalistes, et aménage les fondations de l'institution philosophique en inaugurant la longue histoire de la pensée qui se survit à elle-même et se cache derrière ses propres produits.

Des Physiciens de Millet aux Atomistes d'Abdère la vigueur s'accroît tandis que le programme se précise : sauver les apparences c'est-à-dire mettre fin au scandale en présentant de l'être une conception qui permette d'en rendre compte légitimement. En moins de deux siècles d'apories les positions, toujours quelque peu partisanes, eurent tout loisir de se regrouper, malgré les dissidences et les nuances, autour des deux interprétations radicales : le mobilisme d'Héraclite, pneumatique et irrationaliste, et d'autre part le monisme logico-ontologique de Parménide. Toutes ces réponses, quoique très insatisfaisantes et superficielles laissèrent cependant des traces profondes et indélébiles, même si par la suite d'autres voies furent promues.

L'insuffisance des solutions qualitatives dont le "Nous" d'Anaxagore représente déjà néanmoins le modèle le plus élaboré, et des réponses quantitatives traitées par Démocrite et Leucippe en termes de vitesse, de disposition et de coefficient de peuplement eut tôt fait de dé-courager une recherche orientée exclusivement vers l'objet de la connaissance : le sujet deviendra bientôt le lieu privilégié des mêmes préoccupations ; en sorte que ce qui semble être, à première vue, un renversement de perspective, ne représente, en fait, qu'un déplacement du centre d'intérêt et ne témoigne en rien d'un changement dans l'état d'esprit.

Ainsi, il ne peut être question d'abandonner la mesure, mais seulement de modifier l'étaillon comme nous en assure Protagoras.

Par la démarche des sophistes, celle de Gorgias en particulier, la philosophie découvre le pouvoir miraculeux du langage ; l'être se fait discours ludique et, sous l'influence du fondateur de la rhétorique, s'enferme dans le cercle des apories dont Zénon s'empêssera de retourner les flèches contre son proche parent d'Elée. Or, l'idée que le savoir, ou sa réfutation, est affaire de langage n'a évidemment pas échappé à Socrate qui joue, ce faisant, la carte de ses admirateurs.

Mais la pratique de ce brillant élève d'Anaxagore (si l'on concède à une certaine tradition) acquiert toute son originalité au moment où,

rompt avec le scepticisme déguisé de l'utilitarisme sophistique, il institue une relation morale entre le connaître et l'agir : la dialectique répondra à la rhétorique sur le mode de la vérité. Une intimité toute neuve unira désormais les problèmes du savoir et les difficultés de l'existence en termes de valeurs, celles-là même que la science peut garantir et que l'ami de la sagesse se doit de préserver ; rendus inoffensifs par la pensée, les instincts moraux transfigurés ont acquis force de loi :

"Une vie dirigée par la pensée ! La pensée sert la vie alors que chez tous les philosophes antérieurs la vie servait la pensée et la connaissance... Car c'est une croyance propre à Socrate, que la connaissance et la moralité sont identiques... Ici Socrate devient le censeur de son temps. Le monde entier de l'anthrōpina lui apparaît comme un monde de l'amathia. Il y a des mots, mais qui ne sont liés solidement à aucune idée. Son effort tend à mettre de l'ordre dans ce monde, car il croit que, l'ordre ayant été fait, l'homme ne pourra manquer de vivre vertueusement. Une doctrine des "biens moraux" est le but de toutes les écoles qui procèdent de lui, une sorte d'arithmétique et de mensuration du monde moral."

(NP, pp. 177, 8, 9)

Nietzsche saura s'insurger en dénonçant l'avilissement de la vitalité pervertie par l'effet d'un eudémonisme qui traite le savoir, la vertu et le bonheur comme les variables d'une équation de la prudence. Mais le plus grave demeure, à savoir qu'en cautionnant ~~ma~~ntnormes d'un ~~ordre~~ simplement logique, on a entériné du même coup les exigences du fondement ontologique qui le supporte et le garantit. Malheureusement, à cet instant précis, la trace socratique se brouille sur la piste de Platon.

Avec l'illustre auteur des dialogues, un certain nombre de malentendus paraissent devoir prendre fin. D'abord Parménide et Héraclite en sont pour leurs frais puisqu'il y a, dans l'Univers, du repos et du mouvement à condition de s'entendre sur une interprétation de l'être essentiel ; le monde sensible et changeant de l'expérience est le reflet du monde immuable des essences idéales, et il n'en représente que le mauvais décalque par l'effet d'un rapport de participation qui étage et cloisonne, au moins dans le premier Platon, les multiples paliers de signification. Le ciel intelligible lui-même est attratifié par une logique de la participation réglée à son tour par l'effet d'une concentration non topologique, cette fois, du Bien génératrice. Ainsi surgit du fond des âges de la pensée philosophique une véritable bureaucratie du réel qui clôture en une gigantesque institution théologique le champ des interprétations possibles du rapport que l'homme entretient avec le Monde. Le mouvement de verticalité descendante du générique au plus spécifique ordonne le jeu de la connaissance tandis que la démarche ascendante assure la moralité. Et ce verrouillage des significations entraîne une véritable asphyxie du sens si bien qu'Aristote aura beau vouloir recommencer la partie, elle se jouera chaque fois sur le même échiquier.

Cependant, pour Nietzsche, Platon a truqué le jeu pour raisons de sécurité métaphysique : afin que le sujet se sente toujours chez lui quel que soit le lieu où il se rende dans le Monde :

"Volonté d'imaginer l'être : c'est ainsi que j'appelle votre volonté ! Vous voulez rendre imaginable tout ce qui est : car vous doutez avec une juste méfiance que ce soit déjà imaginable. Mais tout ce qui est, vous voulez le soumettre et le plier à votre volonté. Le rendre poli et soumis à l'esprit, comme le miroir et l'image de l'esprit."

(APZ, p. 157)

Le statut rationnel de la vérité fournit à l'espace essentialiste et idéaliste un équilibre particulier qui commande toute l'économie des processus qui s'y déroulent en vue de soustraire l'Univers à l'indétermination. Si tout jugement attribue un prédicat à un sujet, seul le jugement vrai rend compte de la participation du sujet à l'Idée du prédicat en sorte que la portée ontologique du langage conduit ce sujet à une inévitable confirmation du Monde ; et, par suite de la dimension axiologique du regard idéal, la poursuite de la vérité exprime toujours la légitimité d'une quête conciliatrice qui débouche sur le grand accord esthétique du bien et du beau. La trahison, cette fois, est au zénith :

"Le contentement qui goûte de tout : ce N'est pas là le meilleur goût ! J'honore la langue du gourmet, le palais délicat et difficile qui a appris à dire : "Moi" et "Oui" et "Non". Mais tout mâcher et tout digérer - c'est faire comme les cochons ! Dire toujours I-A, c'est ce qu'apprennent seuls l'âne et ceux qui sont de son espèce !"

(APZ, pp. 273-4)

Parce qu'elle est gage de conformité, cette confirmation apparaît comme le modèle de l'affirmation dégénérée ; et la lourdeur de l'Idée tient toute au poids du sérieux qui s'y trouve suspendu : l'âne platonicien avait l'échine vigoureuse, qui supporta plus de vingt siècles de puissance usurpée !

C'est que l'affirmation essentielle idéaliste est instituante lorsqu'elle commet l'erreur utile à la vie en instruisant le procès des instincts originaires. Par suite, l'institution philosophique devient le lieu infiniment patient de l'attente, qui canalise les énergies et répartit les tâches : le statut psychologique de "noos", "épithumia" et "thumos" définit pour chaque niveau un rôle et assure une fonction. Au demeurant, l'apogée de cet ordre, déjà prescrit par la médication socratique, est éminemment politique : dans la cité idéale, les législateurs, les artisans et les guerriers vivront en parfaite harmonie sous la législation arbitrale du roi-philosophe que soutient le modèle d'une justice dialectique. Or, dans un monde qui reçoit l'étranger comme suspect, la sanction de cet enfermement délibéré qui suspend la passion et ignore la violence barbare est renoncement et oubli. Par conséquent, du point de vue des forces vives de l'instinct créateur, l'affirmation instituante a instauré le règne de la négation corrosive. Sous l'emprise de la raison la vie est devenue à elle-même sa propre limite.

Le mot qui permet d'accéder au plus profond de l'antre platonicien se trouve inscrit en toutes lettres au fronton du portique ouvrant sur les jardins d'Academos : "Nul n'entre ici s'il n'est géomètre". Cette condition impérative rend compte des exigences métamathématiques et des tendances mystiques qui caractérisent sa philosophie dans la mesure où elle hérita des préoccupations qui animèrent les sectes de Crotone. Pythagore, en particulier, quelque

peu inspiré par un climat parménidien, avait déjà établi d'intéressants rapports entre la forme et le sens puisque aussi bien l'univers est nombre, c'est-à-dire, en son fond, constitué par des points génératrices de structures apparentées à des valeurs. L'entreprise idéaliste consista à formaliser ces structures en les vidant de leur contenu empirique ; mais en tant que "realia ante rem" elles démeurent les propriétaires exclusives du monde dont elles instituent paradigmaticalement la parfaite représentation : celle qui, en raison même de son unité, n'a pas loisir de faire problème ; celle aussi qui, à la manière de la vieille contrainte positive, n'accorde pas le choix du consensus ; celle enfin qui, de l'univocité du signe, conclut à la pérennité du sens. Tel est le véritable instituer dont l'opérer du pouvoir trahit la force réelle qui l'anime. Aux "grands événements" de croupir, putrides, comme le fruit immonde d'une odieuse compromission :

"Vous êtes les plus grands vantards et vous connaissez l'art de faire entrer la fange en ébullition. Partout où vous êtes, il faut qu'il y ait de la fange auprès de vous, et des choses spongieuses, oppressées et étroites. Ce sont elles qui veulent être mises en liberté. "Liberté !" C'est votre cri préféré : mais j'ai perdu la foi aux "grands événements", dès qu'il y a beaucoup de hurlements et de fumée autour d'eux."

(APZ, p. 184)

Nietzsche en appellera vigoureusement à toutes les énergies susceptibles d'opposer la force vive à toutes les caricatures qu'elle a produites. A la positivité négative de la copie conforme

Il répond par la négativité positive de l'élan. Dionysos est en coulisse : minuit ne tardera plus à faire entendre bientôt le dernier de ses coups.

Mais d'abord, la dernière heure de Platon a sonné ; ensuite, celle de tous "ceux qui sont de son espèce". Nietzsche observe que l'essentialisme a promu la forme au rang de gardienne du sens qu'elle distille dans tout l'univers. Or la forme elle-même n'est que le lieu de l'affirmation déchue et le mode dégradé de l'expression. La forme tire donc son pouvoir réel d'un autre lieu qui lui est antérieur dans le temps et l'espace et par rapport auquel sa prétenue réalité n'est qu'apparence ! En conséquence, dans la mesure où elle tend naturellement à se donner pour ce qu'elle ne peut pas être légitimement, l'Idée n'est qu'un vulgaire épouvantail et son univers une vaste mystification :

"Vous vous entendez à hurler et à obscurcir avec des cendres!"

(APZ, p. 184)

Telle est la nature du renversement auquel nous étions vivement conviés en exergue : les événements ne seront plus désormais que des produits, destitués comme tels au profit du règne de l'énergie qui les a suscités et promus, du règne de l'avènement.

Ce déplacement soudain engendre une rupture dans la continuité significative et provoque d'un seul coup la fin de la théologie dans son acceptation suprême : la mort de Dieu. Le franchissement de cette ultime étape préfigure l'annonce du commencement, la poussée

discrète de la naissance. Mais cette arrivée du néophyte n'est rendue possible que par l'explosion sémantique de la forme comme lieu privilégié de l'expression du rapport au monde constitué. Dans la mesure où la pratique du langage conceptuel confirme et consolide le discours ontologique qui lui sert de soubassement, la positivité de la négation s'affirmera d'abord dans le silence :

"Crois-moi, démon aux éruptions tapageuses et infernales ! Les plus grands événements - ce ne sont pas nos heures les plus bruyantes, mais nos heures les plus silencieuses. Ce n'est pas autour des inventeurs de fracas nouveaux, c'est autour des inventeurs de valeurs nouvelles que gravite le monde ; il gravite, en silence."

(APZ, p. 184)

Ce silence se définit négativement comme refus du compromis fondamental et mise à distance du discours, mais s'affirme positivement comme le lieu de l'antériorité constituante à partir duquel le sens de tout discours possible, comme discours constitué, peut être fondé : le lieu de la régénérescence originale et de ressourcement. Enfin, dans sa formulation paradoxale, le silence est devenu le mode exclusif sur lequel se donne le discours d'avant le discours.

Or, peut-on vouloir valablement se mettre à l'écoute de ce nouveau langage sans s'interroger du même coup sur l'existence possible d'une forme d'avant la forme et par rapport à laquelle celle-ci ne serait qu'un avatar, un phénomène parmi une infinité d'autres possibles ? En termes différents, quelle est la réalité constituante dont la forme en tant que produit achevé ne serait qu'une manifestation accidentelle ? La force de l'Idée platonicienne résidait toute

dans l'univocité de son pouvoir significatif à travers le temps et l'espace ; un chat ne pouvait être connu, comme tel, que s'il avait toujours été et demeurerait éternellement un chat, si bien que la clôture du champ des significations détermine le fini comme parfait au moment précis où elle fonde la possibilité logico-métaphysique de la vérité prédicative. Or Nietzsche soutient que cette perfection dans la finitude est la dégradation statique d'un agir antérieur ; celui-ci atteindrait alors nécessairement son plus haut période dans l'indéfini. La forme d'avant la forme serait donc le tracé promu par l'effet des forces actives constituantes et non typologiques c'est-à-dire non instituées mais toujours susceptibles d'être récupérées par l'effet d'un défaut de vigilance, au profit du discours instituant ; c'est bien dire que l'événement authentique procède obligatoirement d'une évacuation préalable par laquelle elle exprime sa vigueur et s'arroge tous les droits.

Ce parcours délibérément indéfini du tracé générateur de sens ouvre sur l'infinie des significations inhérentes à l'espace du non-dit parce que la démarche qui prévaut en ces lieux est anté-prédicative ou préréflexive. Par suite, chacun des points-force du cheminement s'affirme en prise sur tout l'univers : le grand renversement est ainsi opéré : désormais la philosophie consacrera toutes ses énergies au service de l'interprétation. Mais cette tâche infinie ne peut être entreprise que sur le fond d'une rupture originale ; et, pour être menée à bien, elle appelle éminemment à l'œuvre l'énergie de penseurs vigoureux : "les nouveaux philosophes".

II- CONSTITUER

"Ich lehre euch den Übermenschen. Der Mensch ist etwas, das überwunden werden soll. Was habt ihr getan, ihn zu überwinden ?"

(ASZ, p.8)

Le climat méditerranéen fut-il donc jamais aussi propice que ce jour où, sur les hauteurs de Nice des belles années quatre-vingt-cinq, il rendit si heureusement fécondes les méditations solaires d'un maître penseur dont le chant prophétique, généreusement nourri aux alternances cadencées du dithyrambe dionysiaque, ne laisse plus d'annoncer la venue prochaine des nouveaux philosophes que seront désormais les esprits libres ; ceux-là même qui, "de la solitude de midi à la solitude de minuit" n'auront de cesse qu'ils n'aient modulé les insondables secrets de la volonté de puissance sur la gamme infinie des passions inas-souvies, des désirs insatisfaits, des interdits généthliaques ; ceux-là encore auxquels Nietzsche en personne cette fois, aigri et tendu, s'est chargé, "aut Caesar aut nihil", de ménager une audience des plus larges ; ceux-là enfin dont il a pris sur lui d'assurer une fois pour toutes une implacable défense qui ramasse d'une seule envolée percutante et sans appel, les plus incisifs griefs, les plus cinglantes accusations, les plus terribles rancoeurs sur le ton définitif de l'impatience exaltée, ulcérée, exaspérée :

"... Nous pensons... qu'il a fallu que le péril qui environne la vie humaine grandît jusqu'au prodige, qu'il a fallu une longue pression et une longue contrainte pour que les facultés d'imagination et de dissimulation s'affinent et s'enhardissent chez l'homme, pour que son vouloir vivre s'intensifie jusqu'à devenir volonté de puissance ; nous pensons que la dureté, la violence, l'esclavage, le danger partout présent, dans la rue et dans les coeurs, la clandestinité, le stoïcisme, la magie et toute sorte de diablerie, tout ce qui est mauvais, terrible,

tyrannique, tout ce qui tient de la bête fauve ou du serpent, chez l'homme, sert aussi bien que son contraire à éléver le niveau de l'espèce humaine. Et ce n'est pas encore assez dire : ce que nous avons à déclarer et à taire ici nous place en tout cas à l'extrême opposé de toute théologie moderne et tous les voeux du troupeau ; peut-être à leurs antipodes. Quoi d'étonnant si nous, "esprits libres", nous ne sommes guère communicatifs ? Si nous ne nous soucions, à aucun égard, de trahir QUELLE EST LA CHOSE dont l'esprit doit s'affranchir, et vers QUOI il doit ensuite être poussé ? Et quant à la dangereuse formule : "Par-delà le bien et le mal", elle nous sert à tout le moins à nous mettre à l'abri des conclusions, à indiquer que nous sommes autre chose que des LIBRES PENSEURS, LIBERI PENSA-TORI ou PREIDENKER et autres noms qu'aiment à prendre tous ces braves défenseurs des "idées modernes". Nous autres, habitants ou tout au moins hôtes de passage de nombreuses provinces de l'esprit, nous qui avons toujours su nous évader des retraites obscures et douillettes où l'amour ou la haine pré-conçue, la jeunesse, l'origine, le hasard des hommes ou des livres, ou même la lassitude de nos pérégrinations paraissent vouloir nous enfermer ; plein de méchanceté envers les appâts de la servitude qui se cachent dans les honneurs, l'argent, les fonctions publiques ou les entraînements des sens ; reconnaissants même envers la détresse et les maladies qui nous ont toujours affranchis de quelque règle et du "préjugé" qui s'y attache, reconnaissants envers Dieu, le diable, le mouton et le ver de terre qui sont en nous ; curieux jusqu'au vice, chercheurs jusqu'à la cruauté, prêts à saisir à pleines mains ce qui répugne le plus, capables de digérer ce qu'il y a de plus indigeste, aptes à tous les métiers qui exigent de la pénétration et des sens aiguisés, prêts à tous les risques, grâce à un surplus de "libre arbitre" ; munis d'âmes diverses, sur la façade et sur la cour, dont nul ne perce aisément les intentions dernières ; riches de premiers plans et d'arrière-plans que personne ne peut scruter jusqu'au fond ; cachés sous des manteaux de lumière, conquérants sous nos airs d'épionnes et de dissipateurs, occupés à chasser, à collectionner, des faits de l'aube au soir, œuvres de notre richesse et de nos tiroirs bourrés, habiles à ménager ce qu'il faut apprendre ou ce qu'il faut oublier, inventeurs de schèmes, parfois fiers de nos tables de catégories, parfois pédants, parfois hiboux laborieux

même en plein jour, et, quand il le faut, épouvantails (et aujourd'hui il le faut, du moins dans la mesure où nous sommes les amis nés, les amis jurés et jaloux de la solitude, de notre propre et profonde solitude, celle de minuit et celle de midi) : voilà les hommes que nous sommes, nous, esprits libres, et peut-être serez-vous un peu semblables à nous, vous que je vois venir, vous, les nouveaux philosophes."

(BM, pp. 69-70)

Voici donc comment l'engagement vigoureux que couronne cette vision prémonitoire laisse désormais très loin derrière lui, reléguée dans un tournant de la vallée bâloise, les années universitaires de celui qui :

"...incontestablement, est devenu désormais le plus grand prosateur déemand de son époque..."
(Bianquis p.45)

Il nous importait beaucoup que

"Monsieur Nietzsche ait recouvré la santé"
(GS, p.9)

contrairement à ce qu'il grince parodiquement lui-même au seuil du "Gai Savoir" ; sinon, le moment périlleux de la rupture, de la dureté, de la violence et du déchirement, ne serait pas coup sur coup celui-là, tout aussi insidieux, de la réconciliation, de la fermeté, de la maîtrise et du dépassement. Car ce même moment dangereux, dans le tracé aventureux que déroule la ponctualité de son cheminement, s'est surpris à dessiner les contours voilés d'un nihilisme paradoxal dont l'esquisse et la densité s'appréhendent et s'éprouvent d'abord sur le seul mode esthétique de la création.

Par suite, l'instant précis au cours duquel la volonté de puissance

engendre un nouveau moment privilégié qui ajoute au cheminement hasardeux déjà accompli une nouvelle détermination de parcours, est aussi cet instant, sacré et joyeux, tout entier constitutif du sens dans l'activité de l'homme. C'est bien dire qu'à présent, tous les linéaments d'une hypothèse fondamentale d'intelligibilité convergent ici en un noeud dynamique et créatif : le sens, en effet, désignera :

...un mouvement qui possède une certaine direction et qui, au fur et à mesure de son déroulement, engendre une détermination croissante du champ qu'il parcourt et, dans le même temps, des éléments constitutifs de ce champ. La direction et la trajectoire de ce mouvement sont infiniment variables..."

(Loreau, p. 118)

ainsi à la croisée des tempéraments, un infranchissable fossé a éloigné l'entreprise d'une démarche de type kantienne dont l'irréconciliable tentative se donnera désormais, en saine philosophie, comme l'expérience d'un cheminement ou ne sera pas.

C'est que l'expérience d'un cheminement appelle toujours le cheminement d'une expérience qui, pour s'accomplir, décide à chaque instant d'inventorier toutes les ressources disponibles indistinctement. Non point, cette fois, qu'il s'agisse d'infuser un chaos plus subtil dans le désordre universel, mais bien à tout moment, de récupérer, résolument, sur ce chaos, la possibilité même d'une signifiance, d'un discours, d'une vérité et d'un temps nouveaux. Mais à présent, avant que ne sonne l'heure de la fête et de la danse, et l'exultation dans la joie,

"... soyez en garde, il se prépare quelque chose,
crème de malice et de méchanceté. Incipit parodia !
Incipit tragœdia ! Cela ne fait aucun doute..."
(GS, pp. 8-9)

Du "Fragment d'Empédocle" aux "Considérations Intempestives", de l'"Aurore" au "Gai Savoir", le prophète de "Ainsi parlait Zarathoustra" ne nous a jamais tant convié à méditer, par "delà le bien et le mal", les œuvres de la "Généalogie de la morale" que pour mieux nous engager dans un dououreux corps à corps dont l'issue, toujours imprévisible nous préservera désormais de promettre ce que nous ne serons plus jamais assuré de pouvoir véritablement tenir ; car il n'est pas une approche de Nietzsche qui ne compromette aussitôt le lecteur, pas une qui ne suscite plus subrepticement la complicité du spectateur abstrait et thématique pour le mieux précipiter dans l'abîme où bouillonnent les tourments aux sources chaudes de la vie . C'est qu'il faudrait toute la méprise d'un contresens métaphysique pour voir dans l'ancien étudiant de Pforta un faiseur de spectacles inédits alors qu'il excelle à surgir dans les consciences satisfaites comme l'animateur chevronné d'un drame, celui dont l'enjeu me demande de me perdrer sur les voies de l'errance et de l'égarement pour mieux me ressaisir sur le chemin du retour et de la réconciliation. Une fois encore, aujourd'hui avec le poète de Sils comme jadis avec l'épigone de Port-Royal, "nous sommes embarqués".

D'entrée de jeu, l'espace qui soutient la trajectoire de notre parcours apparaît étranger, ambigu, insidieux, menaçant comme ce

labyrinthe tortueux dont seule Ariane percera le secret. Mais le moment où le fil rompt, où Ariane se perd, est aussi celui où Nietzsche abandonnera Wagner en démasquant la perfidie, en détrônant le romantisme échevelé, en démonnayant la traîtrise à cette cause tragique dont, avant lui, le socratique Euripide avait déjà précipité la fin. Cet univers nouveau, qu'inaugure le "Gai Savoir", il semble que Nietzsche s'occupe à le déployer, à en évoquer plus distinctement les contours, à en promouvoir les coordonnées subtiles.

La préface de fin quatre-vingt-six en effet, est venue souligner à grands renforts d'épithètes percutantes le ton encore trop diplomatique des méditations néanmoins caustiques de quatre-vingt-deux. C'est que le projet d'un "Gai Savoir" s'annonce en lui-même comme paradoxal. Encore le paradoxe n'est-il qu'une simple forme logique et, comme tel, inadéquate en ce qu'elle entreprend du point de vue exclusif de la raison critique une démarche qui paraît faillir en débouchant sur l'anti-thèse. Mais, à la manière de Platon, il lui manque somme toute le cœur et le ventre si bien que tout paradoxe logique rappelle assez cet organisme vidé de sa substance, cette tête sans corps ni membres qui caricaturerait l'individualité strictement apollinienne : voir en Nietzsche des contradictions c'est donc sans doute se condamner à manquer Nietzsche ; au demeurant, si le savoir est gai c'est que d'abord il achève d'être seulement le savoir ; et donc il n'est plus du tout le savoir puisque la science, prise en elle-même ne souffre pas de compromis. Dénoncer le paradoxe

ou l'incohérence du projet nietzschéen c'est sans doute récuser en vain des intentions qu'il n'a jamais nourries et dont il ne s'est jamais prévalu ; c'est croiser de mauvais fers en des lieux inopportuns.

L'intention du "Gai Savoir", de part en part démystificatrice, s'affirme en montrant que la science se donne pour ce qu'elle n'est pas, qu'elle cache un malentendu fondamental sous couvert de conventionnalisme épistémologique. Comme l'évoque la métaphore connue du morceau de glace, la science dit, au fond, autre chose que ce qu'elle annonce en surface : elle est gravide d'un "double sens". "Incipit parodia, cela ne fait aucun doute" annonce la préface. Et de fait, la première clef qui nous ouvre l'univers nietzschéen est, proprement, la parodia, cette coordonnée initiale d'un espace philosophique qui nous situe dès l'abord sur le plan du discours.

Le classique est en premier

"un auteur de parodie à la manière de Sôpatros ou de Matron"

(Bailly, p. 1494)

qui distille le climat du comique de situation au moyen d'un langage approprié. "La naissance de la tragédie" nous avait déjà familiarisé avec

"le sublime qui est la domestication de l'horrible par l'art et le comique par lequel l'art nous soulage du dégoût causé par l'absurdité de l'existence".

(NT, p.44)

Mais Bergson, de son côté, a mis en évidence

"dans la cause du comique, quelque chose de légèrement attentatoire (et de spécifiquement attentatoire) à la vie sociale, puisque la société y répond par un geste qui a tout l'air d'une réaction défensive, par un geste qui fait légèrement peur."
 (Bergson p. 157)

Ces conceptions se nourrissent toutes deux à une disharmonie fondamentale qu'exprime une rupture de situation. En second le même classique est aussi celui qui chante ou encore celui qui s'exprime en termes détournés, c'est-à-dire obscurs. L'intention parodique du "Gai Savoir" l'est donc en un double sens qui préside à l'instauration d'un espace philosophique nouveau par l'avènement d'un langage nouveau en philosophie : celui du chant, mais aussi celui du détour, de l'évocation, donc de la duplicité, de l'ambiguïté et de l'obscurité qui charrie un secret et nourrit de nouvelles certitudes puisqu'aussi bien

"un esprit qui est certain de lui-même parle doucement, cherche l'obscurité, il se laisse attendre".

(GM, p. 164)

Corrélativement une nouvelle attitude s'affirme en face du langage traditionnel en philosophie en sorte que l'avènement de l'univers nietzschéen consacre la rupture définitive avec toute l'épistémologie philosophique qui court de Platon à Kant et Hegel. Kant N'est pas réellement sorti du jardin d'Academos tandis que le dialogue platonicien du "Sophiste" s'empêtre toujours dans la subtile dialectique de l'ontologie parménidienne.

La naissance d'un espace nouveau en philosophie recèle donc une

dimension historique, voire une portée transhistorique, que Nietzsche lui-même n'aurait pas récusée, lorsque prenant le Logos traditionnel à contre jour il le ridiculise dans ce qu'il a d'essentiel pour créer à son tour un effet du risible grotesque et trivial.

Tantôt la philosophie

"finit par s'inscrire en majuscules comiques au ciel des idées"

(GS, p.9)

tantôt, à propos de l'impératif catégorique

"c'est un mot qui me chatouille l'oreille et je ne pourrais m'empêcher de rire si je l'entendais malgré votre sérieuse présence. Il me rappelle trop le vieux Kant qui fut puni d'avoir subrepticement mis la main sur la chose en soi, -encore une chose bien ridicule- en se laissant subrepticement saisir par lui, et en revenant s'égarer avec lui dans les vieilles prisons de Dieu, de l'âme, de la liberté et de l'immortalité comme un renard qui retourne à sa cage en essayant de s'échapper !"

(GS, p. 272)

tantôt encore,

"les jugements indispensables sont les plus faux" et bien sûr "parmi eux, les jugements synthétiques à priori".

(BM, p. 26)

Tantôt aussi,

"la tartuferie raide et vertueuse avec laquelle le vieux Kant nous attire dans les sentiers tortueux de sa dialectique... est un spectacle qui nous fait sourire, nous les délicats qui prenons un si vif plaisir à percer à jour les petites malices des vieux moralistes et des sermonneurs."

(BM, p. 27)

Tantôt enfin jusqu'à Spinoza lui-même cet "anachorète malade" dont l'essentiel de la philosophie se réduit au "grimoire mathématique" qui la "cuirasse". Le lamentable guignol métaphysique qui tenterait

désormais de nous faire prendre des vessies pour des lanternes a connu ainsi son avocat général et un réquisitoire des plus caustiques.

Cette raillerie polémique à l'endroit des l'épistémologie et de la métaphysique classique fait surgir, en creux, une conception du langage où les termes, cessant de se limiter au réel, situent au contraire la limite sémantique de l'univers traditionnel et confirment un espace en deçà. Ce langage inédit qui véhicule le secret, circule entre les mots et les choses et engendre un espace qui se saisit comme différent et confirme cette différence en installant les conditions de la distance et en garantissant les normes de son éloignement aux frontières même du discours traditionnel. Cet espace est donc celui à partir duquel les mots et les choses deviennent possibles et d'où ces mêmes mots et ces mêmes choses tiennent tout leur sens en tant qu'ils en appellent autre chose qu'eux-mêmes pour se situer dans le contexte traditionnel.

La naissance d'un tel univers consacre l'apparition d'un univers de la naissance où de l'avènement par rapport auquel l'espace traditionnel des mots et des choses ne représente qu'un événement.

Au sein d'un tel univers, le langage et la vie s'épousent et s'engendent dans une démarche identique.

Incipit parodia, bien sûr ! Mais nous saurons désormais que la parodie qui commence en se présentant comme une coordonnée fondamentale de l'espace nietzschéen et qui contient en germe toute la critique du langage et de l'espace traditionnel en philosophie, cette parodie à double sens confirme du même coup l'avènement d'un univers radicalement incompréhensible, celui dont le langage nouveau annonce et explicite la profondeur, la densité, l'inépuisable richesse.

A l'appel d'"Incipit parodia" répond l'écho d'"Incipit tragoeida" qui marque la transition avec le chant de Zarathoustra et nous donne, du même coup, la seconde coordonnée de l'espace philosophique nietzschéen. Au delà des variations proprement formelles Parodie et Tragédie sont enracinées dans un paradigme étymologique commun.

La chanson en effet est, littéralement, "chant du bouc" c'est-à-dire :

"un chant religieux dont on accompagnait le sacrifice d'un bœuf aux fêtes de Bacchus."
(Bailly, p. 1951)

Mais le caractère parodique de tout discours nous a déjà enseigné et nous pousse à rechercher le double sens : si la tragédie est bien chant ou drame héroïque, elle devient du même coup évènement tragique, malheureux, éclatant ; du moins à ce que nous dit l'etymologie. Ce que le sujet dit et vit ne sont qu'une seule réalité. C'est qu'il n'y a plus de sujet proprement dit, plus d'individualité exclu-

sivement apollinienne. Rendant avec toute thématisation du langage, le sujet ne tient un discours sur le réel que pour affirmer l'in-dissoluble unité du réel et du discours si bien que toute tentative de symbolisation correspond à l'expression de la vie elle-même, de toute la richesse et la densité dont elle est grosse.

"Qu'est-ce que connaître ? Non ridere, Non lugere, neque detestari sed intelligere" voilà ce que dit Spinoza... Mais qu'est-ce en dernière analyse, qu'est-ce qu'intelligere sinon la forme sous laquelle les trois autres opérations nous paraissent à la fois ? Sinon la résultante de ces tendances contradictoires au rire, à la pitié, à la malédiction ? Intelligere... : c'est tout simplement un certain rapport des instincts entre eux".

(CS, pp. 268-9)

Cet appel lancé par le chant tragique aux forces exubérantes de la vie marque de surcroît l'avènement du sacré dans l'univers nietzschéen.

Car originaiement la classique est modelée sur un rythme dithyrambique. Or le dithyrambe est précisément un hymne exécuté en l'honneur de Dionysos et d'où est sorti plus tard la tragédie grecque. Les origines en sont fort obscures. Sans doute au début consiste-t-il essentiellement dans un chœur d'hommes déguisés en satyres à l'extérieur demi sauvage et que le peuple nommait boucs. Ces choréutes représentaient le cortège exubérant de Dionysos. Envisagée du point de vue structural de l'œuvre poétique

"la constitution de la tragédie se marquera par trois faits : élimination de l'élément satyrique, transfor-

mation du narrateur primitif en acteur, constitution d'une action régulière. Au cinquième et quatrième siècle, le dithyrambe subsiste à côté de la tragédie, mais complètement transformé lui-même sous son influence. Il comporte une action dramatique, un dialogue, des acteurs, une mise en scène, mais il se distingue essentiellement de la tragédie par la prépondérance de la musique et de la danse sur la poésie."

(Lavedan, pp. 965-966)

Nous savons enfin que quelle que fut la diversité de ses caractères et de ses fonctions au regard du déterminisme géographique,

"Dionysos passait encore pour revêtir la forme d'un bouc."

(Ibidem)

En voilà assez pour conclure que si le chant religieux est bien un chant sacré dans la mesure où il accompagne les rites sacrificatoires dionysiaques, Nietzsche a voulu plus que jamais sauvegarder dans la tragédie, dans cet hymne en l'honneur de l'homme bouc, la dimension de la musicalité et de la danse c'est-à-dire du rythme, qui la nourrit abondamment à sa source.

Il reste que le chant du secret, de la duplicité et de l'ambiguïté par lequel l'univers nietzschéen présente sa discursivité comme différente et séparée, ce chant parodique est modulé sur ce même rythme fondamental. La parodie serait, au fond, tragique, et la tragédie, parodique, si bien que ces deux aspects entièrement convertibles d'une même réalité originale sont, l'un pour l'autre, comme l'avers et l'envers de la médaille, tandis que l'univers qu'ils engendrent est celui d'un drame dont les moments successifs de parodie tragique alternée de tragédie parodique racontent

l'aventure du destin. Or, c'est au moment précis où se rencontrent les deux coordonnées de l'espace nietzschéen qu'un sujet apparaît, magnanime, solitaire, battant la cadence de son aventure au rythme d'une destinée dont la temporalité sacrée ignore la répétition profane du temps. La répétition, au vrai, finit par dissoudre le temps et n'a que faire d'un espace qui s'installe dans la différence et qui ne peut de ce fait engendrer que la différence. Cet univers se donne donc bien comme celui du drame de l'action pure où chaque instant du choix décisif (décisoire), soutenu par une tension continue en appelle pour s'accomplir à la libre disposition d'un réservoir inépuisable d'énergie et de puissance fondamentales. Autrement dit, la mise en œuvre dramatique de cette énergie divorce à tous les moments d'avec la banalité de l'espace et du temps traditionnels et contribue à son tour à engendrer cet espace philosophique de la transfiguration et de la transmutation.

En ce sens, il y va de l'action comme du discours lui-même :

"toute action est et demeure impénétrable, toute action est chose inconnaisable"
(GS, p. 273)

par suite :

"un aphorisme dont la fonte et la frappe sont ce qu'elles doivent être, n'est pas encore déchiffré parce qu'on l'a lu. Il s'en faut de beaucoup car l'interprétation ne fait que commencer alors, et il y a un art de l'interprétation. Il est vrai que pour éléver ainsi la lecture à la hauteur d'un art, il faut posséder avant tout une faculté qu'on a précisément le mieux oubliée aujourd'hui, une faculté qui exigerait presque que l'on ait la nature d'une

vache et non point, en tout cas, celle de l'homme moderne : J'entends, la faculté de ruminer."
(GM, p.21)

Enfin et surtout :

"toutes les fois qu'on agit il y a motif à chant."
(GS, p. 122)

Pour sûr, le sujet du drame demeure toujours le drame d'un sujet, tendu vers l'avenir, gravissant les sommets escarpés d'un réel hérissé d'embûches dont il lui faut triompher à chaque instant au rythme même de son cheminement. Au demeurant, le caractère dionysiaque de ce drame s'enracine dans les anciennes pratiques cultuelles dont la signification symbolique confirme le sacré nietzschéen comme la dimension fondamentale de sa rupture métaphysique. Ainsi :

"le satyre, l'être naturel fictif, est à l'homme civilisé ce que la musique dionysiaque est à la civilisation. Cette civilisation, Richard Wagner affirme qu'elle est abolie par la musique comme la lumière des lampes par la lueur du jour. De même... le grec civilisé se sentait annihilé en présence de chacun des satyres. Et tel est le premier effet de la tragédie dionysiaque : l'Etat et la Société, et tout ce qui sépare l'homme de l'homme, font place à un sentiment d'unité tout-puissant qui nous ramène au sein de la nature."
(NT, p.42)

Cette unité confirme l'intimité du tragique et du parodique, celle du discours et de la réalité en disqualifiant toute esthétique qui, dans son dilettantisme négligerait de lever l'action dramatique du sujet d'une vigueur absolument créative, voire d'une portée ontologique :

"par ses chants et ses danses, l'homme montre qu'il est membre d'une communauté supérieure, il a oublié la marche et la parole, il est sur le point de s'envoler en dansant dans les airs ; ses mouvements révèlent qu'il est ensorcelé. De même qu'à présent les animaux parlent et la terre donne du lait et du miel, une réalité surnaturelle parle en lui, il se sait Dieu, il marche extasié et soulevé au-dessus de lui-même comme ces Dieux qu'il a vu marcher en rêve. l'homme n'est plus artiste, il est lui-même œuvre d'art."

(NT, p.21)

Or, cet homme qui est à lui-même sa propre création ne retourne pas à la nature pour s'y perdre, pour se fondre en elle comme le recommande l'éthique grecque classique, en s'y définissant comme rien du tout, mais au contraire pour transfigurer sa propre et se régénérer à la manière du Dieu Ptah contenant de revenir toujours se ressourcer à l'énergie terrestre pour reprendre son envol.

Il reste que la perte de l'individualité apollinienne que sanctionne cette annihilation dionysiaque sera récupérée dans une supersonnalisation au moment de la grande réconciliation : Apollon et Dionysos. Car la possibilité même du surhomme est suspendue aux conditions ultimes de ce grand accord. C'est pourquoi :

"nous atteignons en tant qu'œuvre d'art notre plus haute dignité ; car l'existence et le monde ne sont éternellement justifiés que dans la mesure où ils sont un phénomène esthétique."

(NT, p.36)

C'est pourquoi aussi, le sujet qui évolue dans l'univers de la différence ne peut vivre sur le mode de la rupture qu'en tant qu'il est lui-même une perpétuelle transition qu'il confirme en épui-

sant ponctuellement l'infinité des moment successifs :

"ce qu'il y a de grand dans l'homme c'est qu'il est un pont, et non un but ; ce que l'on peut aimer en l'homme c'est qu'il est un passage et un déclin... J'aime celui dont l'âme est profonde, même dans la blessure, celui qu'une petite aventure peut faire périr, car ainsi sans hésitation, il passera le pont."

(APZ, PP.14,16)

Aussi bien l'univers qui se développe en creux comme l'espace de la différence est celui-là même qui se traduit en revers comme le lieu dynamique et créatif de la naissance ou encore de l'avènement dans l'instant. Ainsi se trouve campé de pied ferme le décor qui préside au déroulement de l'expérience nietzschéenne. A l'appel d'"Incipit Parodia", à l'écho d'"Incipit tragoeida" une seule réponse se fait entendre : "Incipit Zarathoustra".

C'est que le mariage des deux composantes de l'univers dionysio-apollinien acquiert ici son relief décisif. En promouvant le rythme pour battre la cadence du chant tragi-parodique sacré et en mobilisant l'énergie fondamentale pour nourrir l'action tragique transfiguratrice Zarathoustra provoque l'avènement du sens. Ce sens, soutenu à l'existence instant après instant par l'effet ponctuel d'une libre décision, exprime en profondeur l'émergence de la volonté de puissance maîtrisée selon un certain rythme. Car

"le rythme est une contrainte, il engendre une irrésistible envie de céder, de faire écho. Ce ne sont pas seulement les pieds qui suivent la cadence de la mesure, l'âme aussi, et probablement celle des

Dieux en fait autant concluait-on !... La poésie fut un lacet magique qu'on leur passa autour du cou... La tension normale de l'âme, son harmonie, venaient-elles à se perdre, il fallait se mettre à danser en suivant la mesure du chant... C'était là l'ordonnance de cette thérapeutique."

(GS, p. 121)

L'énergie fondamentale distillée sans contraintes ne serait que chaos dans un chaos plus vaste. Assurément, la possibilité du sens comme avènement, comme naissance, comme originaire, se sait suspendue à la maîtrise du dynamisme fondamental qui fonde la liberté de sa promotion dans l'orientation infiniment variable que seule cette maîtrise pourra lui garantir contre la dispersion évanescante. Si bien que la prise de position liminaire s'éclaire désormais de son plein jour :

"le sens désignera un mouvement qui possède une certaine direction, et qui au fur et à mesure de son déroulement engendre une détermination croissante du champ qu'il parcourt..."

(Loreau, p. 118)

Voilà donc à suffisance pour rendre compte de la volonté de la vie comme accroissement significatif.

Par ailleurs, le caractère ponctuel de l'instant a révélé ici sa dimension fondamentale : dans la mesure même où il est une perspective déterminante sur l'univers chaque instant se réalise comme le moment privilégié de la décision "organismique" (Rogers), moment capital du choix où le sujet en oeuvre de transfiguration constitue au delà et en deçà de toute nécessité, ce qu'il vit alors pour lui-même comme ce qui est le plus important :

"l'image des choses se déplace et se désajuste sans

sans cesse ; peut-être même se modifiera-t-elle maintenant plus vite et plus souvent que jamais."
 (GS, p. 110)

Cet avènement décisionnel du sens considéré comme la constitution par le sujet de ce qui est fondamental pour ce sujet, dévoile ainsi la racine génératrice de la valeur qui nourrit dans son fond l'univers nietzschéen et lui confère sa consistance :

"ne sommes-nous pas toujours trahis par ce que nous trouvons important ? Notre sérieux montre où se trouvent nos poids et dans quel cas nous en manquons."
 (GS, p. 128)

par saute :

"En quoi as-tu foi ? En ceci qu'il faut déterminer ; a nouveau le poids de toute chose."
 (GS, p. 219)

Et pour finir :

"Il n'est d'évènements que moraux, même dans le domaine de la perception des sens."
 (GS, p. 161)

Si donc la tâche nous incombaît un jour d'exprimer l'impératif nietzschéen, ce serait en réponse à la question fondamentale : qu'est-ce qui est important ? Et de préciser : il est important, de déterminer à chaque instant ce qui est important.

"Que dit ta conscience ? Tu dois devenir l'homme que tu es... nos opinions, nos barèmes, nos tables des valeurs font partie des leviers les plus puissants de la machinerie de nos actions."
 (GS, pp. 219, 273)

Chaque instant est donc le creuset qui voit naître la valeur sous l'aspect de ce qui est le plus important et comme une victoire sur le chaos qui se fête dans la joie :

"je vais dire quelle est la pensée qui doit devenir la raison de toute ma vie : amor fati, que ce soit désormais mon amour. Je ne veux plus de ce jour être jamais qu'un affirmateur".

(GS, p. 222)

Par l'avènement conjoint du sens et de la valeur, de la valeur comme sens et du sens de la valeur, il s'agit donc bien, à tout moment, de récupérer, résolument sur le chaos c'est-à-dire sur l'homme lui-même et sur l'univers, la possibilité même d'une signifiance, d'un discours, d'une vérité et d'un temps nouveaux qui s'exprimeront dans la joie et n'exprimeront d'abord que la joie. C'est qu'

"il faut porter encore en soi un chaos pour pouvoir mettre au monde une étoile dansante"

(APZ, p. 17)

tandis que

"...le caractère du monde est celui d'un chaos éternel."

(GS, p. 153)

À ce propos, le commentaire synthétique de Kaufmann est d'une rigueur éclairante lorsqu'il observe :

"it is noteworthy that Nietzsche says also that this felling of joy, this "amorfatii", is his "formula for the greatness of a human being". Power is still the standard of value - but this joy is the conscious feeling which is inextricably connected with a man's possession of power. Conversely, the man who experiences this joy is the powerful man - and instead of relying on heavenly powers to redeem him, to give meaning to his life, and justify the world, he gives meaning to his own life by achieving perfection and exulting in every moment."

(Kaufmann p. 279)

Cette interprétation paraît s'imposer :

"La puissance se mesure toujours à l'échelle de la valeur, cependant cette joie est bien un sentiment

conscient intimement lié à la quantité de puissance dont un homme dispose. Corrélativement, l'homme qui expérimente cette joie est un homme plein de puissance et, plutôt que d'abandonner aux forces célestes le soin de le racheter et de donner un sens à sa vie et aussi de justifier le monde, c'est lui-même, à présent, qui donne un sens à sa propre vie en conduisant toute action à son terme parfait et en exultant de joie à chaque instant."

Voilà enfin pourquoi à la question que pose Nietzsche de savoir quelle est la mesure objective de la valeur, il répondra que c'est exclusivement

"la quantité de puissance envisagée du point de vue de sa croissance et de son organisation."
(Kaufmann, Frag. 674)

car,

"nous sommes tous des volcans en travail qui auront leur heure d'éruption."
(GS, p.50)

À cette heure sans doute, l'univers qui pourvoit à l'avènement dramatique du sens dans la joie dessinera pour le sujet humain transfiguré l'expression du plus cinglant défi qu'il lance à cet espace achevé de l'événement factice qui tente à chaque moment de le récupérer et de l'absorber pour s'en mieux prémunir :

"si le plus haut degré de puissance et de splendeur du type d'homme, possible en lui-même, n'a jamais été atteint, la faute en serait précisément à la morale."
(GM, p. 17)

Ce défi s'affirme donc comme la réponse à l'agression latente de l'inertie vitale et se confirme agressivement en opposant la rupture fondamentale comme arme de transgression.

Et de fait, cette irruption soudaine dans l'univers traditionnel produit par contraste l'effet d'un éclatement dont la violence destructrice ne laisse rien subsister. Destruction et création ins- truisent leur mutuelle solidarité.

"Pour détruire le monde qui passe pour essentiel, qu'on appelle réalité, il faut créer."
(GS, p. 98,99)

C'est décidément pourquoi :

"je salue avec joie tout ce qui annonce l'avènement d'une époque plus virile, guerrière, qui honoraera de nouveau la bravoure avant tout... elle prépare une époque plus haute, elle collectera les forces dont cette époque aura besoin."
(GS, p. 227,8)

Enfin pour ce qui est du philosophe :

"... peut-être est-il lui-même un orage gonflé de nouvelles foudres, un homme fatal toujours environné de grondements, de roulements de tonnerre, d'abîmes béants ou de sinistres présages."
(BM, p. 236)

En conséquence,

"le grand secret pour moissonner l'existence la plus féconde et la plus haute jouissance, c'est de vivre dangereusement. Bâtissez vos villes sur le Vésuve, envoyez vos vaisseaux dans les mers inexplorées..."
(GS, pp. 227-8)

C'est bien que le cheminement aventureux du destin humain s'accomplira d'autant plus dangereusement dans la transgression, que la norme violée pouvait garantir la paix et la sécurité.

De ce point de vue, la loi scientifique et la loi morale sont sujettes toutes deux aux mêmes attaques dirigées contre une muraille qui protège le domaine rassurant de la certitude, de l'erreur utile

à la vie, enfin du bon comportement dont elle définit le sens en fonction des seuls buts que la norme a installés :

"nous sommes enserrés dans un réseau étroit, dans une camisole de devoir dont nous ne pouvons nous dévêtrer."

(GM, p. 164)

La règle est rassurante par la répétition qu'elle provoque et l' inertie qu'elle maintient : dans l'univers profane elle bat la cadence de la morale et de la science tout comme le rythme mesure l'exubérance de la danse dans l'univers sacré.

Mais voici que le temps profane a besoin, dans sa répétition, d'organiser le chaos pour qu'un but se réalise, et le sens qui naît de la réalisation de cette fin ne peut donc s'affirmer qu'en supprimant le chaos. La règle apparaît alors comme la définition en général dont l'essence tend à éliminer le hasard. Par contre, dans l'univers sacré le maintien du chaos comme chaos est la condition fondamentale de l'avènement du sens dont la direction librement assumée dans l'instant créatif dessine un parcours fondamentalement indéfini et qui, au gré de son déroulement incertain, se maintient dans l'inachevé qu'il affirme comme la condition initiale d'un nouvel itinéraire. Voilà pourquoi il nous faut vivre dangereusement et voilà en quoi consiste le danger vivifiant. Mais la plus subtile provocation résidente ailleurs.

Toute règle comporte un double aspect irréductible. Dans la mesure où elle prescrit normativement ce qu'il faut faire, ne pas faire

ce qu'il faut c'est manquer au devoir par défaut, par insuffisance. Mais dans la mesure où elle prescrit aussi ce que l'on ne peut pas faire, faire malgré tout ce que l'on ne peut pas faire c'est là réellement transgresser l'interdit, c'est-à-dire, au fond, disposer à ma guise d'une énergie qui nous fut ravie sous couvert de bon sens moral :

"c'est cette même morale qui a produit cette gigantesque accumulation de forces et qui a tendu là de façon si dangereuse ; maintenant, elle est périmée, dépassée. On atteint le point dangereux et inquiétant où la vie plus grande, plus complexe, plus ample, franchit les bornes de la morale ancienne... Plus de formules valables pour tous, le malentendu et le mépris nouent une étroite alliance, la décadence et les besoins les plus sublimes forment un horrible enchevêtrement, le génie de la race s'épanche de toutes les cornes d'abondance, du bon et du pire, printemps et automne apparaissent simultanément avec les charmes nouveaux et les voiles nouveaux qui appartiennent à une dépravation jeune encore qui n'a ni épousé ses richesses, ni ressenti encore la lassitude. Le danger réparaît, ce père de la morale, le grand danger, cette fois transporté à l'intérieur de l'individu, du prochain, de l'ami, dans la rue, dans notre enfant, dans notre propre cœur, dans tout ce que le désir et la volonté ont de plus intime et de plus secret. Que pourront alors prêcher les philosophes de la morale qui surgiront alors ?"

(BM, p. 218)

Nietzsche a déjà répondu à cette question. Pour que triomphe le sens, il faut commencer par stigmatiser et détrôner les "professeurs de but", ces techniciens de la vérité utile à la vie, les maîtres du "on doit", les champions du "il faut"

"la nature humaine somme toute a été modifiée par l'incessant retour de ces professeurs de but de l'existence. Elle a maintenant un besoin de plus, et c'est précisément de voir revenir incessamment ces

professeurs et leurs leçons... L'espèce humaine ne cessera de décréter de temps à autre : il y a quelque chose dont on'a absolument plus le droit de rire. Et le plus prévoyant des philanthropes ajoutera : le rire et la sagesse joyeuse ne font pas seuls partie des moyens et des nécessités du maintien de l'espèce ; le tragique aussi en fait partie avec sa sublime déraison ! Par conséquent, par conséquent, par conséquent... me comprenez-vous ô mes frères, comprenez-vous cette nouvelle loi du flux et du reflux ? Nous aussi, nous aurons notre heure."

(GS, p. 39)

Il semble à présent que Nietzsche a tout dit. Le reflux est mouvement de clôture qui rappelle le Même à l'existence et qui définit l'univers profane de la répétition, de la durée, de la continuité linéaires du temps. Le flux est, à l'opposé, mouvement d'ouverture qui engendre l'avènement de l'Autre, et qui constitue l'univers sacré de la rupture, de l'instant, de la discontinuité parcellaire d'un temps dramatique. Or voici que ce balancement ressemble à s'y méprendre au mouvement tantôt strophique, tantôt antistrophique qui s'effectue circulairement autour du choeur et de la dans la tragédie classique. C'est encore ce balancement qui se porte jusqu'au gigantisme lorsqu'il entraîne dans son parcours l'interminable cortège des oppositions irréductibles qui laissent irréconciliables l'évocateur et le nominatif, le créateur et le spectateur, l'art et la science, l'alégalité et la légalité, le surhumain et le simplement humain trop humain, la transgression et la conformité, la métamorale et la mythomorale (Hesnard), l'important et le nécessaire

le chaos et l'ordre, la fête joyeuse et le temps du travail, la dépense et l'accumulation, l'ésotérique et l'exotérique, enfin l'oubli et le souvenir. C'est que définitivement :

"Ce sont les esprits forts et les esprits malins, les plus forts et les plus malins qui ont fait faire jusqu'ici le plus de progrès à l'humanité : ils ont rallumé constamment les passions qui allaient s'endormir - toute société policée s'endort - ils ont réveillé constamment l'esprit de comparaison et de contradiction, le goût du neuf, du risqué, de l'inessayé ; ils ont obligé l'homme à opposer sans cesse les opinions aux opinions, les idéals aux idéals."

(GS, p. 43)

Nietzsche en appelle alors aux "professeurs de nouveau", aux "prédictateurs de choses neuves" qui nous plongeront dans le feu de l'action que la flamme de l'espoir aura déjà ravivé. Ceux-là mêmes qui sont :

"les hommes d'une seule foi, les incomparables, ceux qui se donnent leur loi à eux-mêmes, ceux qui se créent eux-mêmes..."

(GS, p. 274)

... ceux dont la tâche est de veiller.

(BM, p. 20)

Il reste que la vigilance demeure bien à tout instant la responsabilité qui mobilise toutes les énergies sur tous les fronts. Comme telle seulement, elle s'érigera en gardienne sacrée du sens et prodiguerà le vrai secret de la santé :

"un jour, ayant atteint notre but, nous ne parlons plus qu'avec fierté des longues pérégrinations que nous avons dû accomplir. Mais en réalité, nous ne nous étions pas aperçus du voyage. Si nous sommes arrivés si loin, c'est justement parce qu'en tout endroit, il nous semblait que nous étions chez nous."

(GS, p. 215)

Ainsi, pour avoir révoqué l'intimité rassurante de l'ontologie cosmo-biologique, la métaphysique créationniste n'en découvre pas moins, à son tout, une très étrange familiarité, celle qui confirme le sujet dans son sentiment de hanter en permanence des lieux incomparables dont, biens immarcescibles, il enfanta les jours.

RESTITUER -

"Zu dem allem sprach Zarathustra nur ein Wort :
"meine Kinder sind nahe, meine Kinder" - , dann
wurde er ganz stumm. Sein Herz aber war gelöst,
und aus seinen Augen tropften Tränen herab und
fielen auf seine Hände."

(ASZ, p. 361)

Cette fois, décider de ce qui revient dans l'éternel retour, c'est en appeler d'abord à ce qui veut dans la volonté de puissance, afin de provoquer l'impulsion génératrice fondamentale. Par là, le grand oeuvre de Nietzsche culmine dans l'expression d'une philosophie de la culture expérimentée comme le seul déploiement sélectif de la force vitale constituante. Et, de fait, la vie entretient déjà avec le savoir une relation qui le disqualifie, à tout coup, comme savoir séparé :

"Vivre..., pour nous c'est, constamment transformer en lumière, en flamme, tout ce que nous sommes ; tout ce qui nous touche, aussi ; nous ne pouvons pas faire autrement."

(GS, p. 12)

"C'est encore une tâche éminemment actuelle, que l'oeil humain commence même à peine à entrevoir, que celle de s'incorporer le savoir, de le rendre instructif chez l'homme ; une tâche qu'aperçoivent seuls ceux qui ont compris que jusqu'ici l'homme n'a incorporé que l'erreur, que toute notre conscience se rapporte à elle."

(GS, p. 52)

Ainsi, pour n'avoir pas su éviter le piège tendu par la critique, Kant s'est enfermé dans la cage à chaque barreau de laquelle il avait pourtant bien pris soin d'assigner sa tâche en toute netteté. Cette rigueur, assurément suspecte aux yeux de l'épistémologue conventionnaliste qui soumet l'objectivité aux exigences d'un accord, devient absolument aliénante pour le philosophe de la vie puisque la forme kantienne demeure, comme chez Platon, la propriétaire d'un Monde dont elle tente de rendre compte en termes d'intelligibilité. Quelle est alors la nature et la portée d'un retournement

du platonisme qui ne peut guère se réduire à substituer simplement l'expérience à la raison, ni l'artisan au législateur, sous peine d'entretenir une mystification à rebours, celle par laquelle le faible ne devient le plus fort qu'en raison de la position qui le lui garantit formellement c'est-à-dire à la manière dont le statut délimite l'exercice d'une fonction en fournissant la parfaite représentation d'un rôle à assurer. La négation hégélienne n'ourdissait-elle qu'une vaste conspiration lorsque, par le jeu des synthèses successives, elle prétendait à la réalité alors que de médiations en médiations l'avènement abstrait de l'Esprit masquait bien plutôt la sous-jacente complicité du maître et de l'esclave ?

Précisément, le nouveau philosophe s'arme-t-il d'une marteau en vue d'un usage fracassant : disloquer la forme usurpatrice afin de libérer des profondeurs, encombrées à présent d'absurdes fragments épars, la seule puissance susceptible de régénérer l'expérience anémiee. Ainsi la manœuvre du grand renversement n'entreprend-elle pas simplement d'inverser les termes d'une réalité bipolaire, mais bien de restituer à la vie le pouvoir immense qui lui fut progressivement et subrepticement soustrait. En fait, les écoles du marxisme, de l'existentialisme et de la psychanalyse s'entendront au moins, encore que sur des fronts différents, pour exiger cette impérieuse restauration et reconnaître ainsi leur incommensurable dette envers un proche parent fructueusement combattif.

La réhabilitation de l'expérience comme expérience ne pouvait être envisagée qu'à la suite d'une dissolution intégrale du pouvoir formaliste de la raison. Depuis Descartes, et, particulièrement depuis la renaissance, une dimension nouvelle a vu le jour dans l'institution philosophique. Au moment des Grandes Découvertes l'homme réalise qu'il peut s'approprier l'ordre du monde et le modifier à son gré par l'application de la connaissance rationnelle. La pensée technique et bourgeoisie issue de ces mouvements eut pour effet d'élargir encore le fossé qui sépare le savoir de la vie par le souci constant de l'efficacité positive. Or la conscience nietzschéenne s'affirme, de ce point de vue, comme radicalement non-technicienne et profondément irrationaliste : son pouvoir ne dépend pas d'une attitude opératoire qui maintient la dualité mais, au contraire, d'une relation organique qui dissipe les dichotomies classiques et envisage l'expérience culturelle comme l'aventure d'une transmutation. En ce sens, le Monde apparaît au philosophe comme le produit d'une création dont il revendique l'intégrale paternité alors que le technicien demeure seulement propriétaire et, partant, se sait éternellement exclu :

"La philosophie n'est autre que cet instinct tyrannique, la volonté de puissance sous sa forme la plus intellectuelle, la volonté de "créer le monde", d'instaurer la *prima causa*."

(BM, p. 31)

Par suite, cet univers engendré infiniment à la croisée des perspectives n'a de sens que pour son créateur qui en constitue la seule source pertinente d'intelligibilité ; sinon, le monde de la banalité est celui dont les ouvriers de la connaissance construisent une re-

présentation conforme au modèle universel de la raison ; tandis que celle-ci continue d'alimenter en science, le point de vue de la conscience en général, et en morale d'entretenir le climat d'un grégarisme pestilentiel.

Le règne de l'expérience créatrice assumera donc la tâche suprême : celle de produire non pas une classe dominante seulement par l'effet socio-économique de l'opérer instituant, mais bien de restituer cette race d'hommes supérieurs dont l'aristocratie farouche, secrète la caractérologie de l'humaine grandeur au rythme accéléré de l'opérer constituant :

"...l'essentiel d'une bonne et véritable aristocratie c'est qu'elle se croie non une fonction, soit de la royauté, soit de la communauté, mais leur sens et leur justification même ;... l'aristocrate sent qu'il détermine lui-même ses valeurs... il a conscience que c'est lui qui confère de l'honneur aux choses, qui crée les valeurs. Tout ce qu'il trouve en soi, il l'honore ; une telle morale consiste dans la glorification de soi-même. Elle met au premier plan le sentiment de la plénitude, de la puissance qui veut déborder, le bien-être d'une haute tension interne, la conscience d'une richesse désireuse de donner et de se prodiguer."

(BM, pp. 208-211)

La classe, en effet, incarne cette totalité consciente de la collégialité des priviléges qui définit son homogénéité ; elle vit officiellement repliée sur elle-même quoique ses intérêts soient sans cesse liés aux intérêts d'une classe différente, par lesquels celle-ci porte fondamentalement atteinte à la liberté de l'autre. Le vrai visage de cette aristocratie dévoile donc, dans la dépendance et la vulnérabilité, son attachement inconditionnel à la hiérarchie insti-

tutionnalisée. Celle-ci exprime d'ailleurs une manière formelle de la force par position ou par définition qui fait appel à la complicité et à la convention, et maintient, en revers, à l'existence une aliénation originale qui assure la poursuite du jeu mystificateur. Le climat distillé par ce style de pouvoir, trahit bien sa faiblesse effective, dans la mesure où il tire sa substance de tout autre que lui. Il vit donc, en réalité, sur une perpétuelle contradiction.

Le type supérieur, par contre, refuse d'assujettir sa force aux artifices d'un calcul pragmatique avilissant et affirme la distinction de son aristocratie de race en exhumant de son propre fonds dramatique l'énergie qu'il destine aux labeurs du combat. Cette noblesse pour laquelle chaque acquisition rend surhumainement compte d'une conquête, caractérise le parti de la solitude tenace, de l'isolement décidé, de l'égoïsme métaphysique, celui dont la félicité suprême ne serait pas la plus digne si sa souffrance profonde n'était pas la plus grande :

"C'est pourquoi, mes frères, il faut une nouvelle noblesse, adversaire de tout ce qui est populace et despote, une noblesse qui écrirait de nouveau le mot "noble" sur des tables nouvelles... O mes frères, je vous investis d'une nouvelle noblesse que je vous révèle : vous devez être pour moi des créateurs, et des éducateurs, des semeurs de l'avenir, -..."

(APZ, p. 286)

L'homme supérieur éprouve donc à l'endroit de la raison et de la bassesse un dédain sans égal, au point qu'il s'assignera la tâche de démasquer leur imposture en restituant cette énergie vitale

injustement ravie et en provoquant l'émergence redoutable au cœur du règne de l'expérience nouvellement investie. Sur le lieu jadis spolié, dénigré, avili, de la chute, de la perdition, de la déchéance, un empire s'élève et se dresse désormais jusqu'aux frontières du Logos : le diversifier, comme force immanente au divers, engendre l'altérité sélective par l'éclatement des modèles formels dont les retombées éparses, satellisées autour du centre de décision, reviennent éternellement pour lui porter appui.

Mais voici que ces fragments dispersés racontent, pour tout qui sait l'entendre, l'histoire d'une culture en péril. L'effritement et l'émiètement qui en résultent débouchent sur le non-sens initial de l'expérience de la création en tant qu'elle refuse, dans la promotion de son aventure de satisfaire aux exigences de la con-formité. Celle-ci, dans la mesure où elle soutient à l'existence le type même de la relation au monde qui doit être transcendée, deviendra éminemment suspecte aux yeux du philosophe.

"Tu seras hérétique envers toi-même, sorcier et devin, fou et incrédule, impie et méchant. Il faut que tu veuilles te brûler dans ta propre flamme : comment voudrais-tu te renouveler sans t'être d'abord réduit en cendres !"

(APZ, p. 86)

Le créateur authentique se voit ainsi contraint de provoquer le sur-gissement de son oeuvre tel qu'elle s'affirme sur l'indétermination du chaos tout en se préservant des effets dirimants de la représen-tation instituée. A fortiori s'il devient, à lui-même, sa propre

création, il lui faudra se maintenir infiniment dans l'intervalle périlleux qui sépare le néant d'objet du néant de sujet et décider d'une trajectoire dont l'enjeu ponctuel réévalue à tout instant les mises successives. Voilà donc la véritable expérience culturelle de la transmutation à laquelle l'artiste nous a conviés.

Or, la culture vécue comme intervalle n'exprime pas autre chose que l'intérêt subjectif (inter-sum : je me trouve entre) envisagé dans sa généralité. Tout intérêt traduit donc originellement un sentiment proche de la séparation tel qu'en l'éprouvant le créateur assume par la rupture une manière de dépaysement.

D'autre part, cette orientation inconfortable et angoissante demeure indéfectiblement suspendue à la détermination métaphysique du sujet qui manifeste chemin faisant, ce à quoi il accorde proprement de l'importance (inter-est : il importe) ; l'univers qui advient alors et se développe progressivement à la mesure de l'expérience du créateur, constitue un véritable champ intentionnel déployant, en toutes ses régions, l'ensemble des attitudes originales par lesquelles le sujet exprime l'avènement des valeurs qui l'animent en profondeur. Dans la mesure enfin où cet espace nouveau confirme son existence en propre sur le mode attentatoire, la mise en oeuvre de ces valeurs dans l'horizon institutionnel produit un faisceau de tensions ou de vecteurs d'importance, qui provoque, au cœur de cet horizon, des failles d'intensité et d'ampleur variables. Le créateur triomphant

savoure alors dans l'euphorie les instants dramatiques au cours desquels il se saisit comme foyer rayonnant de culture apparaissant.

L'intentionnalité du singulier nietzschéen s'offusquait de l'essentialisme platonicien, du rationalisme cartésiano-kantien et de l'objectivisme de Hegel, rangés tous trois dans le tiroir aux systèmes. L'expérience du créateur, par contre, se prêtera plus volontiers aux regards pénétrants de l'investigation phénoménologique parce que la paternité du sens que Zarathoustra restitue, en justicier historique, rend métaphysiquement responsable de l'attitude par laquelle il est décidé de la vie, partant, de la culture dans sa totalité. De ce point de vue, les doctrines idéalistes, dans leur mythologie, encouragent la corruption et l'injustice en n'accordant que des choix purement factices puisque, depuis longtemps déjà, les dés ont cessé de rouler :

"Pour Nietzsche, le bilan qu'il dresse de la culture occidentale revient toujours à s'interroger de la façon suivante : qu'est-ce qui peut se faire encore à partir de l'acquis de nos connaissances, de nos usages, de nos coutumes, de nos habitudes ? Dans quelle mesure suis-je bénéficiaire ou victime ou dupe de ces habitudes ? La réponse à ces diverses questions, ce fut sa manière de vivre et d'écrire, donc de penser tout de même eu égard à ses contemporains."

(Klossowski, p. 25)

La régénérescence extraordinaire d'une expérience jusqu'ici disqualifiée coupablement pour pauvreté, confirme l'itinéraire nietzschéen dans sa vocation prophétique lorsqu'il porte atteinte au règne paradigmatic du modèle dont il amortit la force d'impact par la distorsion

et le morcellement des nervures institutionnelles qui nourrissent les relations humaines dans la banalité, et les y entretiennent astucieusement. Zarathoustra n'enseigne strictement rien, au sens où la communication de son dire ne se propose pas de transmettre un savoir constitué ; son discours ne s'astreint à aucune finalité utilitaire ou technique qui aboutisse à la confirmité du comportement ou de la pensée. Socrate, au contraire, excellait à couler le cheminement pâtreux de la réflexion hésitante dans le moule de la méthode dialectique dont les questions fixaient au four des Idées, la voie droite de la vérité tout comme la ferme rectitude au devoir. Quant à Zarathoustra, il lui fut dévolu, ainsi qu'à l'accoutumée, la plus périlleuse des tâches exaltantes : celle de provoquer l'intérêt en induisant, sur une tonalité wagnérienne, la décharge maîtrisée génératrice de la plus haute tension :

"Seuls les médiocres viennent à bout des natures excédentaires dont le trop-plein de vie est une menace pour la sécurité de l'espèce. Il y a donc deux puissances : celle niveleuse de la pensée grégaire et celle érective des cas particuliers."
(Klossowski, p. 26)

"...le secret de l'art Wagnérien, qui est aussi le secret de l'âme allemande et qu'on peut définir : un orgasme discipliné."

(Spenlé, p. 133)

Or, ce faisant, il a grillé tous les circuits.

A ce moment précis l'image se brouille sur la toile de Gauguin tandis que la représentation, achevant son office, se fragmente, irrécupérable,

et de proche en proche contaminé de sa lézarde virulante, toute la scène du spectacle écartelé. L'univers tout entier a cessé d'être pour lui-même ce qu'il se renvoyait de lui-même : le lieu perfide de sa complicité. La culture, désormais, ne suffira plus à rendre compte de ses propres produits, moins encore dans le discours qu'elle a forgé à cette fin. La forme relâche son étreinte tandis que le principe de réalité s'évanouit en libérant du plus profond des abysses existentiels la bouleversante synergie des délires dionysiaques :

'Zarathoustra était comme un homme ivre : son regard s'éteignait, sa langue balbutiait, ses pieds chancelaient... Mais on voyait que son esprit reculait en arrière et qu'il volait en avant, qu'il était dans le plus grand lointain, en quelque sorte "sur une haute crête, comme il est écrit, entre deux mers, qui chevane entre le passé et l'avenir, comme un lourd nuage". Peu à peu, cependant,... il revenait à lui-même... mais il ne parlait pas. Tout à coup, pourtant, il tourna la tête car il semblait entendre quelque chose : alors il mit son doigt sur la bouche et dit... : Venez ! Venez ! Venez ! Allons ! maintenant il est l'heure : allons dans la nuit !'

(APZ, pp. 450-451)

Kandinsky se précipite alors sur sa peinture pour l'interroger ; mais les signes qu'il y déposa ne lui renvoient plus aucun sens. La musique descend en deçà de la gamme pour éclater en sons absolus et libres impressions. Les mots s'entendent pour s'éparpiller en toutes directions sur la page calligraphique, comme autant de gestes évocateurs du possible. L'existence a détrôné l'essence. Le pur fond se suffit enfin à lui-même pour susciter les méandres évanescents du discours genthalique : Dionysos et Apollon viennent tout juste de souder le grand anneau qui scelle, pour l'éternité, le pacte du destin.

Alors la culture qui s'est égarée dans la pensée, se réconcilie dans l'attitude déterminée d'un vouloir électif pour s'affirmer désormais à la manière exclusive d'un fait. Car au moment où les sujet s'affirme comme personnalité qui advient, il accroît la distance qui le sépare de ce qui n'est pas lui et il éprouve cette relation sur le mode de la différence. Or l'horizon institutionnel, qui préside à l'aventure de cet avènement, enracine à ce point son pouvoir dans le respect de la légalité et l'appel aux principes de la raison constituée que le sujet aboutit à envisager l'éclosion comme éclatement et la distance comme dissidence. La fait originièrement culturel ne serait-il donc autre que le pur produit des vecteurs d'importance orchestrés dans le champ intentionnel propre à la personne dans son rapport au Monde ?

Il reste que cette personne créatrice se trouve désemparée lorsque, le moment venu, elle compare le produit de son activité avec les données contraiantes du savoir institué dont l'ampleur incommensurable transforme la comparaison en une confrontation douloureuse qui a tôt fait de conduire au découragement ; de plus, l'impression néfaste se trouve renforcée par le sentiment d'inanité des efforts accomplis ; enfin, le caractère inachevé et précaire des réalisations, continue de contribuer à entretenir ce climat de désenchantement.

Or, n'est-ce-pas précisément ce caractère inachevé, c'est-à-dire non immédiatement utilisable, ou convertible, ou encore réfutable, qui

garantit, au niveau de la subjectivité, la valeur intrinsèque de ces tout premiers fruits : en raison même de leur spécificité et, corrélativement, de la distance que celle-ci a instaurée, la valeur réelle de cette créativité en processus échappe à tout contrôle par la mesure dans l'horizon institutionnel.

Ainsi le fait culturel vaut particulièrement en ceci qu'il plante un décor (un langage, un rapport humain, un espace) par lequel le sujet spécifie originairement son rapport au Monde. Autrement dit, tout événement (lato sensu) sera saisi comme fait culturel pour autant, d'abord, qu'il favorise la personne dans l'expression de sa situation ; c'est dire qu'il doit favoriser essentiellement la capacité d'intelligence critique de sa relation aux êtres et aux objets qui instituent la trame vivante du milieu au sein duquel il évolue ; et la promotion du sujet dans cette voie s'aperçoit déjà au discernement avec lequel, à son tour, il repère, identifie et même inventorie la tranche des événements susceptibles de devenir, pour lui, des faits culturels.

Il s'en suit que la valeur proprement culturelle des événements n'est pas donnée de soi ; elle procède de cette remarquable attitude du sujet qui, fort de son champ intentionnel, élève au rang d'agent personnel de développement, les données brutes de l'événement banal pris dans le divers de sa généralité.

Par ailleurs, la dynamique de ce développement critique et auto-critique engendre un effet de contraste avec le déploiement imperméable des forces institutionnelles si bien que le sujet, inquiet, éprouve à la limite son expérience exaltante comme celle du risque suprême : celui de manquer le Monde ; il subit alors un instant les effets du vertige de l'illusion solipsiste : demeurer, à soi-même, sa seule propriété. Mais s'il échappe à ce phantasme, il lui incombera d'introduire, dans le Monde même, les conditions dynamiques de son rapport à ce Monde.

Un fait serait donc, enfin, proprement culturel pour autant qu'il soit susceptible d'aider la personne à modifier concrètement sa relation au Monde, au mépris des contraintes instaurées par l'horizon institutionnel. Alors seulement il deviendra possible de comprendre pourquoi les événements qui seuls doivent être transmutés en faits culturels demeureront éternellement différents, au fond, pour chacun d'entre nous.

"Le signe vient, dit Zarathoustra, et son coeur se transforma."

(APZ, p. 401)

B I B L I O G R A P H I E -

La liste ci-après contient exclusivement les ouvrages utilisés pour le présent travail.

I - OEUVRES DE NIETZSCHE (Abréviations I)

"Ainsi parlait Zarathoustra",
Trad. Henri Albert, Mercure de France, soixante-septième édition,
Paris, 1932

"Also sprach Zarathoustra",
Kröner Taschenausgabe, Band 75, Alfred Kröner Verlag, Leipzig, 1930

"Par delà le Bien et le Mal",
Trad. Geneviève Bianquis, Aubier, Paris, 1967

"La Généalogie de la morale"
Trad. Henri Albert, Gallimard, Paris, 1967

"Le Gai Savoir",
Trad. Alexandre Vialatte, Gallimard, Paris, 1964

"La naissance de la tragédie",
Trad. Geneviève Bianquis, N.R.F., Gallimard, Paris, 1941

"La naissance de la Philosophie à l'époque de la tragédie grecque"
Trad. Geneviève Bianquis, N.R.F., Gallimard, Paris 1938

II - COMMENTATEURS ET AUTRES AUTEURS (Abréviations II)

BAILLY A. - "Dictionnaire Grec-Français"
Rédigé avec le concours de E. Egger, Hachette, Paris, 1959

BERGSON H. - "Le rire"
173ème édition, Alcan, P.U.F., Paris, 1952

BIANQUIS G. - "Nietzshbe"

Rieder, Paris, 1933

HEIDEGGER M. - "Questions III"

N.R.F., Gallimard, Paris, 1966

HESNARD A. - "Morale sans péché"

P.U.F., Paris 1954

KAUFMANN W. - "Nietzsche, Philosopher, Psychologist, Antichrist"

Meridian Book, New York, 1950

KAUFMANN W. - "Nietzsche, the will to power"

translated and edited by Walter Kaufmann, Vintage Books,
Random House, New-York, 1968

KLOSSOWSKI P. - "Nietzsche et le cercle vicieux"

Mercure de France, Paris, 1969

LAVEDAN P. - "Dictionnaire de la mythologie et des antiquités grecques

et romaines"

Brodard et Taupin, Paris 1952

LOREAU M. : "Pour situer la nouvelle rhétorique"

in "La théorie de l'Argumentation, perspectives et applications"

Centre national belge de Recherches de Logique

Nauwelaerts, Louvain, 1962

ROGERS C. - "Le développement de la personne"

Trad. E.L. Herbert, Dunod, Paris, 1967

SPENLE J.E. - "La pensée allemande de Luther à Nietzsche"

Armand Colin, Paris, 1967

III - CONSULTATION SPECIALE

ANDLER Ch. - "Nietzsche, sa vie et sa pensée"

Tome I, N.R.F., Gallimard, Paris 1958

BATAILLE G. - "L'Erotisme"

Editions de Minuit - Paris, 1961

BLUNCH R. - "Frédéric Nietzsche, enfance et jeunesse"

Buchet et Chastel, Paris, 1955

- CALLOIS R. - "L'Homme et le sacré"
N.R.F., Gallimard, Paris, 1963
- DELEUZE G. - "Nietzsche et la philosophie"
Alcan, P.U.F., Paris 1967
- DUBUFFET J. - "Asphyxiante culture"
Pauvert, Paris, 1968
- ELIADE M. - "Le mythe de l'éternel retour"
N.R.F. Gallimard, Paris 1969
- FOUCAULD M. - "Nietzsche, Freud, Marx"
in "Nietzsche", Cahiers de Royaumont, Philosophie No VI
Editions de Minuit, Paris, 1967
- FREUD S. - "Introduction à la psychanalyse"
Trad. S. Jankélévitch, Payot, Paris, 1964
- KANDINSKY W. - "Du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier"
Médiations, Denoël-Gonthier, Paris, 1969
- OSBORN R. - "Marxisme et psychanalyse"
Payot, Paris, 1957
- PAUMEN J. - "Le chant de Nietzsche"
in "Morale et Enseignement"
Bulletin de l'Institut de Philosophie de l'Université Libre
de Bruxelles, Fascicule 3, Bruxelles, 1961
- PERELMAN Ch. - "An Historical Introduction to Philosophical Thinking"
v.c. Chappell consulting, Editor, Random House,
New-York, 1965
- SCHURE E. - "Les Grands Initiés"
Librairie Académique Perrin, Paris, 1946
-